

Le Cabaret des Jours Heureux... à la recherche des lendemains qui chantent



C'est une promenade dans la vie sociale de la France.

Elle commence sur les bords de la Marne dans ces « doux caboulots » chers aux masses ouvrières qui découvraient le Front Populaire et les congés payés et se termine dans la gravité du « chant des partisans » à la veille de cette nouvelle déclaration des droits de l'homme qu'instituera le Conseil National de la Résistance.

Et c'est bien de résistance qu'il s'agit. Résistance face à des conditions de vie et de travail épuisants, résistance au désespoir, résistance aux luttes vaines qui déboucheront progressivement sur des victoires...

C'est toute une frange de la société qui défile dans ce « cabaret des jours heureux » qu'Alain Fleury a ouvert et qui refuse du monde.

Le piège était d'éviter autant que possible un didactisme trop appuyé et d'exposer les leçons qu'il fallait tirer d'un élan qui remua les foules et continue d'agiter les cœurs sans pour autant donner l'impression de fustiger qui que ce soit.

C'est la chanson et la musique qui adoucissent les contours d'un discours volontiers revendicatif et dont les dénonciations sous-jacentes sont atténuées par cette faculté particulière qu'ont les Français de tout mettre en chanson sans jamais rien oublier.

Le spectacle se construit en deux parties. La première est plus légère, moins directement politique dans le bon sens du terme que la seconde qui met en place des enjeux plus forts et cloue au pilori cette « actualité de l'argent » à laquelle notre époque est soumise.

Le choix des textes est d'une grande pertinence dans sa capacité à dérouler le fil d'évènements qui ont marqué l'évolution d'une société en lutte. Fleury connaît bien son sujet. Pour l'aborder, il fait appel à un choix d'auteurs qui va de La Boétie avec son admirable « discours de la servitude volontaire » à Camus en passant par Olympe de Gouge qui voulait institutionnaliser les « droits de la femme » ou Louise Michel, révoltée et visionnaire pour arriver à Jean Guéhenno qui fut le père de la « culture populaire » et à des textes plus ardues dans les complexités économiques qu'ils évoquent.

Toute cela représente une galerie effervescente de personnages et d'idées.

Alain Fleury, mène avec brio ce jeu, tour à tour grave et facétieux. Il jongle avec les idées, bouscule les évidences. Le spectacle fait alterner les couplets satyriques et les tirades enflammées et laisse passer un grand souffle de liberté généré par la perspective de ces matins qui chantent qui tardent toujours à venir.

Thomas Rollin et Marion Berthier se démultiplient avec un bonheur évident et une grande capacité d'inventions transformistes. Ils chantent, ils dansent, ils virevoltent et donnent une dimension ludique mais en même temps très actuelle à cette grande fresque qui est construite comme une succession de « numéros » qui sont de véritables petits morceaux d'éducation politique.

Alexandre Rasse, aussi à l'aise derrière ses claviers que devant ses textes, installe une couleur musicale qui échappe à la simple illustration pour construire un univers teinté d'humour, de fantaisie, de légèreté mais aussi de gravité à l'image de ce cabaret qui a de beaux jours devant lui.

8 Février 2014 – François Vicaire – Théâtre en Normandie

(Photo – Claude Méry)